



Le refus de l'anorexique

Solenne Albert

Dans son article « L'anorexie vraie de la jeune fille », Carole Dewambrechies-La Sagna, psychiatre, psychanalyste, donne cette définition médicale de l'anorexie : « En médecine, on appelle anorexie la triade symptomatique qui comporte l'anorexie proprement dite, c'est-à-dire la restriction alimentaire, l'amaigrissement souvent très important – plus de 30 % du poids du corps – et l'aménorrhée. C'est la triade des trois A : Anorexie, amaigrissement, aménorrhée. En règle générale, la restriction alimentaire est cachée, l'amaigrissement est dénié et le sujet ment sur son poids. »¹

Un « ne rien manger »

En 1956-57, dans son séminaire IV, Jacques Lacan indexe avec précision un point inaperçu jusqu'ici du désir de l'anorexique : ce n'est pas qu'elle ne veut pas manger, c'est qu'elle veut manger *rien*. Elle se délecte du *rien*. Le rien étant, en tant que tel, un objet qu'elle savoure. « L'anorexie mentale n'est pas un *ne pas manger*, mais un *ne rien manger*. J'insiste – cela veut dire *manger rien*. Rien, c'est justement quelque chose qui existe sur le plan symbolique. Ce n'est pas un *nicht essen*, c'est un *nichts essen*. Ce point est indispensable pour comprendre la phénoménologie de l'anorexie mentale. Ce dont il s'agit dans le détail, c'est que l'enfant mange rien, ce qui est autre chose qu'une négation de l'activité. De cette absence savourée comme telle, il use vis-à-vis de ce qu'il a en face de lui, à savoir la mère dont il dépend. Si vous ne saisissez pas cela, vous ne pouvez rien comprendre, non seulement à l'anorexie mentale, mais encore à d'autres symptômes, et vous ferez les plus grandes fautes. »²

Avec cette jouissance du *rien*, elle s'oppose à l'Autre primordial dont elle dépend. « Je suis en train de vous dire que la mère est primordialement toute puissante, que nous ne pouvons l'éliminer de cette dialectique, que c'est une condition essentielle pour comprendre quoi que ce soit qui vaille. » [...] « En effet, (la mère) pouvant refuser indéfiniment, elle peut littéralement tout. »³

Avec ce *rien* dont l'anorexique se nourrit, le manque qui ne parvient pas à être nommé, à être symbolisé apparaît dans le réel. « C'est grâce à ce *rien* que l'enfant anorexique fait dépendre sa mère de lui, renversant ainsi la situation de dépendance. A travers ce symptôme, l'enfant marque un

¹ Dewambrechies-La Sagna C., « L'anorexie vraie de la jeune fille », *La Cause freudienne*, n° 63, juin 2006, p. 57.

² Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La relation d'objet*, Le Seuil, Paris, 1994, p. 184-185.

³ *Ibid.*, p.185

refus actif à l'endroit de l'Autre. »⁴

Ici le refus de l'enfant répond au refus de l'Autre de reconnaître la singularité de sa demande et de son désir. Pour Domenico Cosenza, dans ces années 57-58, le refus anorexique conserve une dimension dialectique, il est « métaphore du désir et de la demande d'amour. »⁵

Elle joue de son refus « comme d'un désir »

Dans la Direction de la cure, Lacan fait un pas supplémentaire et articule la position anorexique avec, cette fois, l'affirmation d'un désir : En mangeant *rien*, l'enfant entre dans un rapport de force avec l'Autre, dont l'enjeu est de maintenir le désir, c'est-à-dire le manque. Lacan articule ainsi position anorexique et désir de maintenir une place pour le désir. Lorsque l'Autre primordial de l'enfant ne laisse pas de place pour le désir, l'anorexie peut apparaître comme une solution radicale pour garder un espace de respiration. Là où l'amour, par exemple, est au premier plan et étouffe l'enfant d'idéaux, l'anorexie crie une révolte : « Mais l'enfant ne s'endort pas toujours ainsi dans le sein de l'être, surtout si l'Autre qui a aussi bien ses idées sur ses besoins, s'en mêle, et à la place de ce qu'il n'a pas, le gave de la bouillie étouffante de ce qu'il a, c'est-à-dire confond ses soins avec le don de son amour. C'est l'enfant que l'on nourrit avec le plus d'amour qui refuse la nourriture et joue de son refus comme d'un désir (anorexie mentale). [...] En fin de compte, l'enfant, en refusant de satisfaire à la demande de la mère, n'exige-t-il pas que la mère ait un désir en dehors de lui, parce que c'est là la voie qui lui manque vers le désir ? »⁶

Lacan distingue donc ici la mère en tant que mère, et la mère en tant que femme. En tant que mère, elle fait don à l'enfant de ce qu'elle a : ses soins, la nourriture, son amour, ses conseils, sa patience, ect... Mais il est vital pour l'enfant que la mère reste une femme, c'est-à-dire qu'elle ne soit pas tout le temps disponible pour l'enfant. Il est nécessaire qu'en tant que femme, elle désire ailleurs, qu'elle ne soit pas tout le temps sur le dos de l'enfant, qu'elle lui indique qu'il y a autre chose que l'enfant qui anime son désir.

L'anorexie, un mode de traitement de l'angoisse

Du fait que nous sommes des êtres parlants, nous ne mangeons jamais uniquement la nourriture proprement dite. La nourriture, l'alimentation, sont toujours accompagnés de paroles. Ce qui fait que nous nous nourrissons de paroles, aussi bien que d'aliments. C'est ce que souligne Carole

4 Péra Guillot V., « L'anorexie, de la solution au symptôme, pas sans angoisse », dans ce même numéro.

5 Cosenza D., « Le refus dans l'anorexie », Presse universitaires de Rennes, 2014, téléchargeable sur internet.

6 Lacan J., « La direction de la cure... », *op. cit.*, p. 628.

Dewambreschies-La Sagna : « La mère est effectivement celle qui satisfait les besoins de l'enfant. Or, ce faisant, en tant qu'être parlant, elle symbolise un don, relève Lacan. Un être parlant ne peut pas donner à manger à un autre sans symboliser un don, un don d'amour qui fait passer en arrière-plan l'objet du besoin. »⁷ L'objet de nourriture est transformé en don d'amour. Nous n'avons plus aucun rapport « naturel » à l'objet du besoin, nous ne savons pas si nous avons mangé assez de calcium ou de protéines. L'objet du besoin est donc perdu pour faire place au don d'amour. De sorte que la mère est donc la puissance qui peut faire don – ou pas – de son amour. Elle est en puissance de répondre – ou de ne pas répondre. Que se passerait-il si elle ne répondait pas ?

« Ce qui est fondamental, et sur quoi insiste Lacan, c'est que, dans l'anorexie mentale, le sujet parvient à renverser la situation et à s'approprier cette puissance, en mangeant rien, en mangeant le rien, selon l'expression de Lacan. Par son refus de manger, le sujet anorexique rend sa mère dépendante de lui et non plus l'inverse. En tant que cliniciens, ce à quoi nous sommes confrontés quand nous rencontrons l'anorexique, c'est bien à la puissance de ce refus. (...) Ainsi l'anorexique devient-elle un objet d'angoisse pour l'Autre, en se posant comme un objet impossible à nourrir. »⁸ Dans cet article très précis, Carole Dewambrechies-La Sagna indique que l'anorexique joue souvent de son refus comme d'un désir, s'enfermant souvent dans un mutisme aussi radical que son refus de manger, indiquant par là que la demande se situe entièrement du côté de l'Autre et qu'elle-même ne demande rien. Elle met l'Autre en position de demander, ce qui est précisément ce dont il faut se garder. Il s'agit plutôt de « restituer au sujet son rapport à l'angoisse. »⁹ C. Dewambrechies-La Sagna, indique que c'est toujours à partir d'un point d'angoisse qui émerge que la patiente recommence à manger. « C'est toujours à partir du moment où l'angoisse repasse de leur côté que ces jeunes filles se remettent à manger. »¹⁰ Pour l'auteure, la clinique de l'anorexie est une clinique de l'angoisse et tout d'abord une clinique de l'angoisse de l'Autre. « Ensuite, lorsque cela commence à aller mieux, le sujet retrouve un rapport à l'angoisse. Il est donc fort salutaire de lui donner les possibilités de retrouver ce lien subjectif à son angoisse, qu'il s'inquiète un peu de son propre sort, de son état. »¹¹

« Ce qui frappe, dans le tableau clinique présenté par ces jeunes filles quand elles sont dans un état de dénutrition avancé, c'est leur indifférence vis-à-vis de leur état et de la gravité de celui-ci. »¹² Elle souligne que l'angoisse est toujours présente, mais sous une forme spéciale, celle de l'angoisse de l'Autre – la famille, les médecins, etc. La patiente, elle, persiste à dire que tout va bien et ne

⁷ Dewambrechies-La Sagna C., *op. cit.*, p. 65.

⁸ *Ibid.*, p. 66.

⁹ *Ibid.*, p. 67.

¹⁰ *Ibid.*, p. 68.

¹¹ *Ibid.*, p. 70.

¹² Dewambrechies-La Sagna, *op. cit.*, p. 57.

montre aucun signe d'angoisse. Selon cet auteur, l'anorexie est une clinique de l'angoisse : angoisse de l'entourage familial, médical, scolaire. « Cette localisation de l'angoisse du côté de l'Autre est l'une des difficultés de la prise en charge de ces patientes. Mais c'est aussi le biais par lequel une intervention thérapeutique est possible. »¹³

Le livre de Jessica L. Nelson *Tu peux sortir de table...*

Dans son livre autobiographique, Jessica L. Nelson décrit la longue période d'anorexie qu'elle a traversée, durant son adolescence. Elle décrit le sentiment qu'elle avait de tenir l'Autre à sa merci avec son refus. Ce n'était pas elle-même que son anorexie angoissait, c'était son entourage. Ainsi, l'angoisse se situait du côté de l'Autre – mère, fratrie – et non pas du sujet.

Ce qui m'a particulièrement intéressée dans ce livre, c'est que l'auteure repère avec une extrême précision ce qui a été un « déclic » pour elle, pour sortir de ce qu'elle nomme « la spirale » de l'anorexie. Le déclic s'est produit à partir d'une phrase précise, juste quelques mots, prononcés sur un ton détaché par sa mère : « revenant sur ma période d'anorexie, je me suis rappelée d'abord, et non sans émotion, le premier déclic, la phrase qui avait annoncé un changement positif. Ma mère m'avait lancé – lasse de ce tunnel sans fin – : « ça y est, tu as fini tes trois petits pois, tu peux sortir de table ! » Elle ajoute : « Des années plus tard, j'ai compris que, à ce moment précis, ma mère m'avait inconsciemment signifié que l'arme que j'utilisais contre ma famille, la maigreur et le refus de m'alimenter « normalement », cessait d'avoir la même emprise sur elle. »¹⁴ Cette phrase, lancée par sa mère, fut si importante pour elle, qu'elle correspond même au titre de son livre *Tu peux sortir de table*. Il est possible d'entendre ce « tu peux sortir de table ! » comme un « tu peux sortir de ma vue », « tu peux disparaître », « tu peux me lâcher les baskets avec ton anorexie ! » Jessica L. Nelson entend cette phrase comme un consentement de l'Autre à la laisser un peu tomber, un consentement à la possibilité de la perdre, et donc un consentement à une séparation. L'Autre – sa mère – se décale de l'emprise que sa fille avait sur elle, de par son refus de nourriture. En mettant sa vie en jeu, elle était sans cesse au centre des préoccupations maternelles angoissées. À partir de là, un nœud se défait, une amorce de séparation devient possible. « Isabelle (ma mère) n'était plus dépendante du chantage par la peur que j'exerçais sur tous, au moyen de ma lente destruction physique. « Tu penses que tu as tous les pouvoirs sur nous ? Semblait-elle sous-entendre. Ça suffit comme ça. » Or, dans les mois qui ont suivis, j'ai remonté la pente. Qu'avait pu déclencher en moi cette petite phrase ? Avec la distance, je vois aujourd'hui dans l'anorexie une arme raffinée,

¹³ *Idem*, p. 58.

¹⁴ Nelson J. L., *Tu peux sortir de table : Un autre regard sur l'anorexie*, Paris, Fayard, 2008, p. 10.

tragique, aux significations multiples. Une arme qu'on ne retourne pas nécessairement contre soi dans une pulsion suicidaire, mais dont on se sert pour affirmer une identité propre dans l'effacement. L'anorexie est une forme de rébellion singulière. Si singulière, néanmoins, qu'elle a bien du mal à être considérée comme telle. »¹⁵ Elle poursuit : « On oublie que l'anorexique possède aussi une flamme particulière. Qu'elle est dotée d'une volonté et d'un courage hors norme. Et surtout que sa maigreur exprime une foule de choses. »¹⁶ Le « ça suffit comme ça ! » de sa mère, qu'elle entend dans cette phrase, lui permet de couper d'avec l'Autre. À partir de là, une certaine « critique » de cet Autre maternel, jusque-là idéalisé, devient possible : « Mes parents étaient attentifs, à l'extrême selon mes critères, à ce qui se passait dans leur assiette. Il fallait que tout soit sain, identifié, bon pour la santé. Isabelle (ma mère) était végétarienne, et avait (presque) imposé sa doctrine à mon père, ainsi qu'à nous, leurs enfants. Pas de viande, pas de nourriture chimique, pas de sucreries, pas de cochonneries. »¹⁷

Dans ce témoignage, Jessica L. Nelson parle également des rapports difficiles qu'elle entretient avec son corps, notamment à partir de l'émergence des premiers signes de la puberté. Les pulsions sont vécues un peu comme un *Alien* effrayant, qui n'obéit à rien, qui échappe au contrôle de la personnalité et des idéaux du moi. Il y a un chamboulement intime, intérieur, qui est vécu comme quelque chose d'étranger à soi-même. L'éveil de la pulsion, de la sexualité, à l'adolescence, est toujours traumatique. Pour chacun, il y a une part d'irreprésentable, une part qui échappe au symbolique, aux mots et qui est très angoissante. Cette angoisse peut prendre des formes parfois envahissantes lorsque le sujet n'a pas à sa disposition un symbole, le Nom-Du-Père, lui permettant d'appréhender, de comprendre le désir de l'Autre. C'est pourquoi l'on peut souvent rencontrer, dans la clinique, des effondrements psychotiques au moment de l'adolescence. L'anorexie peut alors être une manière d'éteindre le feu pulsionnel qui s'est mis à se faire entendre. C'est ce dont témoigne Jessica L. Nelson : « Je vivais mal ma sexualité qui m'intéressait et me dégoutait à la fois. » [...] Après avoir éprouvé un premier émoi sensuel, elle décrit avoir ressenti un plaisir honteux, qu'elle préférerait oublier. « Il faut oublier le corps, devenir un pur esprit, [...] pour s'éloigner de la sexualité. Le corps devient dérangeant parce que sexué et potentiellement érotique. Sentir son corps maigre et douloureux permet de l'abandonner sciemment. La souffrance du corps finit par enivrer, emmène l'esprit ailleurs. J'étais gagnante dans l'affamement : redevenir une chose sans forme, redevenir une fillette... [...] Cesser de manger, pour de nombreuses anorexiques, équivaut à cesser d'être une femme désirable. Elles se purifient ainsi des péchés auxquels elles ont été – involontairement – soumises dans le passé. Je n'ai jamais pu m'empêcher de considérer que l'acte

15 Nelson J. L., *Tu peux sortir de table : Un autre regard sur l'anorexie*, Paris, Fayard, 2008, p. 10.

16 *Ibid.* ; p. 11

17 *Ibid.*, p. 22.

de manger avait quelque chose de sexuel. »¹⁸ Puis elle ajoute « Le corps, qui va s'affaiblissant, se fait oublier. Presque toujours, le désir sexuel s'éteint. »¹⁹ Il a là un aperçu sur un mode particulier et radical de traitement de l'angoisse ; angoisse suscitée, à l'adolescence, par la rencontre de la sexualité et du désir de l'autre.

¹⁸ *Ibid.*, p. 40.

¹⁹ *Ibid.*, p. 46